

De la  
recherche  
spirituelle  
des parents

aux abus sur  
les enfants

Avril 2024

Témoignage

mis en page par le Service de documentation de l'UNADFI

Toute reproduction ou diffusion des informations contenues dans le présent document doit faire l'objet d'une autorisation préalable de l'UNADFI : [documentation@unadfi.org](mailto:documentation@unadfi.org)

**Ce témoignage a été confié à l'Unadfi.  
Toute reproduction ou diffusion de son contenu ou parties de  
son contenu doit faire l'objet d'une autorisation préalable de  
l'UNADFI : [documentation@unadfi.org](mailto:documentation@unadfi.org)**

Je choisis de témoigner ici car le mouvement au sein duquel j'ai grandi durant une large partie de mon enfance et adolescence continue de perdurer, sans que ses adeptes ne remettent en question sa figure centrale, celle de Śrī Tathāta.

# SOMMAIRE



## Présentation

5



## I. Premières années avant la secte

6

Contexte familial

6

Quêtes spirituelles antécédentes

6

Modèle familial et éducatif

6



## II. Entrée dans la secte

8

Activités du groupe en France

8

Point de vue de l'enfant

8

Les ashrams et activités en Inde

9

Début de mon apprentissage

12



## III. Abus sexuels

13

Premières occurrences

13

Vide social

15

Dérives et abus

15

Prise de conscience et remords de ma mère

16

Ma prise de conscience

17



## IV. Sortie du groupe et chemin parcouru

18

Incompréhension et remords de ma mère

18

Ouverture au monde

19

Témoigner pour prévenir

20

# Présentation

L'auteur de ce témoignage a grandi dans l'environnement spirituel d'un gourou indien suivi par ses parents, Śrī Tathāta. Parvenu à l'âge des études supérieures et ayant pris ses distances avec ce milieu, il prend de plus en plus conscience des conséquences de cette socialisation particulière qui a comporté des actes de maltraitance auxquels était attribuée une dimension sacrée. Comme le souligne tous les acteurs de la protection de l'enfance, ces abus sacralisés ont des répercussions profondes et graves sur l'intégrité physique, psychologique et spirituelle des enfants. La conscience de cette gravité et le refus que ces actes restent cachés sont à l'origine de la démarche de l'auteur du témoignage qui suit.

Catherine Katz, présidente de l'Unadfi

# I. Premières années avant la secte

## CONTEXTE FAMILIAL

Mon histoire commence en l'an 2000, dans une famille qui mériterait à elle seule un récit. Mes parents sont issus d'un milieu qu'on appellerait aujourd'hui la bourgeoisie culturelle, ou plus familièrement, les intellos. J'ai des grands-parents médecins, des oncles et tantes professeurs de fac, de collège et de lycée et mes parents sont tous deux musiciens classiques. Ma mère, après une carrière aux États-Unis, choisit d'arrêter son activité rémunératrice fixe afin de se consacrer à l'éducation de son fils et de la petite sœur qui arrivera quelques années plus tard. Au fil de ce récit, mon père sera plus absent, car bien qu'ils aient toujours vécu ensemble, il a joué un rôle extrêmement secondaire dans notre éducation, faisant preuve d'un suivisme résigné derrière une femme en pleine quête spirituelle. Et sa langue maternelle, qu'il ne nous a pas transmise, étant différente de la nôtre, cela a rendu difficile de nouer des liens avec notre famille élargie dans le nord de l'Europe.

## QUÊTES SPIRITUELLES ANTÉCÉDENTES

Ma mère ayant eu très tôt une sorte d'appel mystique, elle a suivi des enseignements de nombreux maîtres à penser dans différentes

traditions spirituelles. Dès sa majorité, elle s'est intéressée entre autres à la philosophie de Khalil Gibran, à l'Arcane School d'Alice Bailey et à l'œuvre d'Anne Givaudan sur la tradition essénienne. Du fait de l'intérêt qu'elle portait au mouvement Steiner, il y avait également une prégnance de certaines croyances liées à la chrétienté. Elle a aussi fait le choix de transmettre un régime végétarien strict.

## MODÈLE FAMILIAL ET ÉDUCATIF

Lors de l'année de mes 3 ans, elle m'a emmené à la maternelle d'une école Steiner, mais, restée à observer derrière la porte, elle a vu qu'apparemment j'étais en difficulté avec un autre garçon malveillant et c'est cet événement qui l'a certainement confortée dans sa décision de scolariser ses enfants à la maison.

Ayant néanmoins gardé une activité artistique irrégulière, elle était amenée à voyager pour des tournées de concerts, parfois seule, souvent avec son mari. Ils faisaient le pari d'emmener leurs deux enfants systématiquement avec eux. Nous avons donc eu la chance de voyager et découvrir le monde comme peu d'enfants peuvent l'espérer. Nos parents acceptaient souvent des opportunités dans des endroits variés du globe et restaient quelques jours ou semaines de plus afin de visiter le pays.

L'aspect central de la vision éducative de ma mère reposait manifestement sur sa volonté de faire de sa famille une famille modèle selon sa vision, une sorte d'aristocratie spirituelle. Elle est de l'époque qui a connu les concepts d'enfants « starseeds », ces enfants dont les âmes viennent supposément d'autres systèmes galactiques et dimensionnels s'incarnant sur terre pour aider l'humanité à accéder à un niveau supérieur de conscience, avec les générations indigo et cristal. Il semble clair qu'elle voyait sa progéniture comme faisant partie d'une élite spirituelle morale. Dans le sillage de ces théories, elle choisissait avec soin les enfants avec lesquels il était bon que j'aie des relations, évitant de me mêler à des enfants susceptibles de porter préjudice à mon évolution. Dans les années 2000, on parle alors d'enfants arc-en-ciel. Mon éducation musicale est un bon exemple des attentes tout à fait exceptionnelles qu'elle formulait pour ses enfants. En effet, j'ai très tôt commencé à pratiquer un instrument et ma mère m'a vite promis monts et merveilles, en disant ouvertement que j'étais destiné à une carrière qui n'aurait rien à envier aux plus grands interprètes du siècle dernier. Pour ceux qui l'ont lu, Romain Gary, dans son roman *Les Racines du Ciel*, fournit un exemple assez comparable, s'agissant cette fois d'un garçon poussé à l'extrême au violon, à la natation, au tennis et ultimement à la littérature.

L'état de confiance totale envers ses parents d'un enfant dans ma situation est constitutif de l'éducation que j'ai reçue. Il faut s'imaginer une famille vivant à la campagne, dont les enfants sont scolarisés à la maison et qui n'ont pas d'activité de socialisation régulière, mis à part un ou deux cours artistiques par semaine. Une famille qui voyage sur le globe entier au bas mot plusieurs mois par an et qui s'est coupée progressivement de la famille élargie. Même dans les milieux très alternatifs que nous avons fréquentés, je me suis toujours senti à la marge des autres enfants, n'ayant pas leurs codes. Dans ces conditions, il a été longtemps tout à fait impossible pour l'enfant que j'étais de remettre la parole de ma mère en doute, ou au moins de relativiser quelque peu ses opinions grâce à d'autres fréquentations comme des camarades d'école, des enseignants, ou encore la famille élargie. S'il est normal pour un enfant de croire ses parents par-dessus tout, il est important de comprendre que l'exclusivité de ce système familial n'avait rien d'ordinaire. Ma mère a été, ou s'est érigée en seule et unique référence de ce qui était bien ou non, de ce qui était normal ou anormal ou encore de ce qui était digne d'intérêt ou non. Par exemple, les gens mangeant de la viande étaient dénigrés et j'ai été très tôt activement dégoûté du régime carnivore ; aujourd'hui encore, il m'est tout à fait impossible d'envisager goûter de la viande.

# II. Entrée dans la secte

## ACTIVITÉS DU GROUPE EN FRANCE

C'est l'année de mes huit ans que ma mère explique qu'elle a entrevu sur une affiche le visage d'un maître spirituel indien, qui l'a « immédiatement appelée au plus profond d'elle-même ». Elle en parlait dans un registre messianique, qui s'inscrivait dans un paradigme de changement de dimension. Il faut rappeler qu'on se situe là quelques années avant le très attendu 12 décembre 2012 maya, théorie à laquelle elle-même n'a pas manqué d'adhérer.

Nous nous sommes donc rendus dans le Sud-Ouest, à Varaire dans le Quercy, où le sage Śrī Tathāta venait je crois pour la deuxième fois. L'évènement prenait place en pleine nature, dans une sorte d'ancien camp de vacances racheté par l'association constituée autour de Śrī Tathāta en France. Un grand chapiteau blanc était dressé sur l'esplanade principale, un autre plus petit pour le réfectoire. Il était possible de camper sur place ou aux alentours, et une communauté vivant sur place s'était déjà constituée. La tenue vestimentaire était très singulière pour qui n'est pas habitué : la très grande majorité des adeptes s'habillaient en blanc, avec tuniques et bas amples, et quelques saris (robe indienne faite d'une seule pièce) pour les femmes les plus impliquées. Le maître était vêtu simplement d'un longhi et d'un dothi, qui sont des pans de tissu

simples, blanc dans ce cas, portés traditionnellement en Inde. Les journées s'articulaient autour d'enseignements prodigués par le maître devant une assemblée de plusieurs centaines de personnes sous le chapiteau. Comme il ne parlait pas anglais, ses paroles étaient d'abord traduites en anglais par un de ses moines, puis dans une 2ème traduction en français au micro. Dans un coin, la communauté italienne (deuxième plus importante en Europe) bénéficiait d'une traduction en même temps que le français.

## POINT DE VUE DE L'ENFANT

De mon côté, avec mes yeux d'enfants, cette expérience a été surtout celle de la rencontre d'autres enfants. Comme je l'ai dit plus haut, les interactions avec d'autres enfants étaient rares pour moi et pendant que les parents écoutaient, une garderie était organisée pour les enfants, qui avaient donc des activités, ou qui jouaient ensemble pendant les pauses. Mes parents ne m'ayant jamais coupé les cheveux jusqu'à l'âge de presque 10 ans, cela a rendu plus compliqués encore mes rapports avec les autres, car j'étais fréquemment pris pour une fille. D'autre part, même dans cet environnement, l'immense majorité des enfants étaient scolarisés, et leurs propres codes et références étaient malheureusement assez excluants pour moi. Plusieurs amis ou personnes qui m'ont connu dans mon enfance m'ont expliqué de-



puis à quel point j'avais un air supérieur qui ne facilitait pas les rencontres ; ce dont je n'avais absolument pas conscience à cette époque. Néanmoins, ce milieu est très vite devenu la source principale de ma socialisation et le reste de l'année, j'attendais en effet avec impatience de revoir les enfants que j'avais pu rencontrer là-bas et de pouvoir combler ce manque de relations de mon âge qui allait grandir les années d'après. Et donc, par la force des choses, une partie conséquente de bons souvenirs d'enfance se situent pour moi dans ce contexte.

Durant environ trois jours, les quelques centaines de personnes ont fait un pèlerinage vers Rocamadour (Lot). Il devait être tout à fait singulier de voir passer des centaines d'adeptes en blanc suivant un vieux barbu chevelu marchant sur les routes et les chemins du Quercy, certains pieds nus ; mais pour moi, c'était en quelques jours devenu la nouvelle norme.

L'aspect le plus frappant était peut-être la ritualisation à outrance de toutes les étapes de la journée. Par exemple, à chaque pause entre les enseignements, un long tapis rouge était déroulé pour Tathāta du chapiteau à l'endroit aménagé pour lui et ses moines durant leur séjour. De part et d'autre de ce tapis, les adeptes s'alignaient, à la manière d'une haie d'honneur, les mains jointes pour révéler le maître, dans un état parfois très particulier, proche de la transe, ou en tout cas emplis d'une émotion décuplée. Au fil des enseignements, il y avait aussi des bhajans, des chants dévotionnels entonnés par toute l'assemblée. Une large partie des adeptes se levaient et « dansaient », les mains levées au ciel en signe de dévotion. Des moments de bénédiction et d'offrandes étaient également organisés. À la file, les adeptes se rendaient vers l'avant du chapiteau afin d'être bénis par le maître et de pouvoir déposer une offrande en liquide dans une enveloppe. Parfois, Śrī Tathāta enduisait le front des adeptes avec une sorte d'argile pour marquer l'emplacement du troisième œil. Ma mère m'avait ensuite dit que mon père (qui était venu quelques

jours sur la durée totale du stage) n'avait vraiment pas apprécié l'aspect si rituel et dévot qui animait ce groupe, ce qui a contribué à son manque d'entrain vis-à-vis du mouvement. Pour autant, ma mère a très vite dépassé ces questionnements car elle avait trouvé en Śrī Tathāta un être divin, selon ses propres mots et ceux des autres participants.

La nourriture était végétarienne et de style indien. De grandes tables étaient placées sous un deuxième chapiteau et on mangeait tous ensemble lors des pauses. Et il y avait une bénédiction commune de la nourriture avant de pouvoir manger. J'ai très vite appris le mantra Gayatri, une formule – considérée comme la plus sacrée du Veda - d'une quinzaine de mots sanskrits, qui est utilisée à de très nombreux moments de la vie de l'adepte, notamment pour la bénédiction du repas.

## LES ASHRAMS ET ACTIVITÉS EN INDE

C'est durant l'hiver suivant, entre 2008 et 2009 que se tient en Inde le premier Mahayaga organisé par le mouvement de Śrī Tathāta. Nous étions tous les quatre du voyage et nous sommes arrivés dans le sud de l'Inde au Kerala, dans la ville de Palakkad. Śrī Tathāta possède deux ashrams dans deux états différents. L'un se situe dans le Kerala, non loin de Palakkad, et l'autre dans le Karnataka, plus au nord, à une nuit de train. Le plus vieux est celui du Kerala, où il aurait effectué une partie de son ascèse. Cependant, l'ampleur de l'évènement nécessitait un terrain plus grand, et c'est donc dans la ville la plus proche que s'est tenue cette immense cérémonie. Il s'agissait de faire venir plusieurs dizaines de milliers de participants de toute l'Inde dans un rituel de plusieurs jours en l'honneur du Feu Sacré afin de faire descendre son énergie sur terre. Au programme, enseignements, récitations de mantras (prières), offrandes au feu entre autres. Les occidentaux, venus par centaines, peut-être

par milliers, avaient leurs propres quartiers au sein des structures érigées pour l'occasion. L'ashram quant à lui, situé à Varishtapuri, à une demi-heure de la ville, est un endroit relativement verdoyant. Il est constitué de multiples petites maisonnettes relativement sommaires, aux toits fait d'une espèce de roseau. Quelques pontes du groupe ont leur propre maisonnette, comme Śrī Tathāta et son bras droit, et d'autres vivent dans des édifices plus spacieux à plusieurs. Contrairement à certaines sectes du même style comme celle d'Osho en son temps, il faut imaginer un mode de vie assez simple. Il y a bien quelques objets un peu luxueux parfois reçus en cadeau, et quelques moines s'attachant aux beaux objets, mais dans l'ensemble l'ashram donne l'impression d'une remarquable frugalité. J'ai entendu plus d'une fois des adeptes révéler la grande simplicité du maître et cela avait certainement un effet attractif sur les européens en quête de retour aux sources. L'ensemble fait peut-être 300m sur 200m, avec un autre terrain plus petit, situé plus loin dans le village, comportant un étang couvert de nénuphar, plus ancien que le terrain où nous passions du temps.

Je me rappelle avoir été très perturbé par les conditions d'hygiène des chambres d'hôtes et autres hôtels, ainsi que par l'état général du pays duquel on me disait tant de bien depuis six mois. C'est par là je crois qu'ont commencé mes doutes et mes piques envers ce nouvel univers, car on le verra par la suite : malgré l'aspect très exclusif de mon éducation, j'étais tout de même un enfant qui n'avait parfois pas la langue dans sa poche, qui n'était pas très à cheval sur le respect des codes et qui ne nourrissait pas un grand intérêt pour la recherche spirituelle qui s'offrait à lui. Je ne pouvais en effet pas comprendre comment cette promesse d'évolution humaine

par l'adoption d'une culture qui me paraissait aussi rétrograde faisait sens.

Ensuite, nous nous sommes rendus plus au nord, dans le deuxième ashram. Ce dernier est adjacent à un bourg dans lequel il y a un temple d'une certaine importance : le Sri Mookambika.

Malheureusement, le temps passé depuis et la monotonie des séjours successifs en Inde rendent compliqué de fournir ici des anecdotes avec une chronologie précise. Je vais donc m'atteler à décrire au mieux la vie dans ce deuxième ashram, qui a constitué l'essentiel des séjours annuels entre 2010 et 2014, qui, excepté le premier séjour en 2009, duraient environ 2 mois chaque hiver.

**J'AI ENTENDU PLUS  
D'UNE FOIS DES ADEPTES  
RÉVÉRER LA GRANDE  
SIMPLICITÉ DU MAÎTRE ET  
CELA AVAIT CERTAINEMENT  
UN EFFET ATTRACTIF SUR  
LES EUROPÉENS EN QUÊTE  
DE RETOUR AUX SOURCES.**

Cet ashram s'organise autour d'un temple – le Dharma Peetha - dont la construction s'achevait au moment où nous sommes arrivés. Il s'agit d'un bâtiment circulaire, à l'esthétique très singulière avec un grand dôme blanc couvert de dorures et quatre entrées cardinales, dans lequel se trouve une grande pierre noire cylindrique, le lingam. C'est donc un endroit où sont pratiqués des offrandes, des cérémonies, et où chacun peut venir faire sa méditation. La terre ocre donne un aspect plus râpeux que celui de l'ashram du sud. Une « guest-house » de 5 étages était en construction pour accueillir les visiteurs et nous pouvions déjà y loger. Rapidement, ma mère a choisi d'investir une chambre dans laquelle nous pourrions séjourner comme on le voudrait. Cette chambre avait notamment l'immense avantage d'être située au-dessus de la seule connexion internet accessible, tandis que les autres devaient s'agglutiner devant la porte pour envoyer leurs mails et autres activités connectées. Les toilettes étaient spartiates car il était nécessaire d'utiliser un broc pour se laver, mais néanmoins plus confortables que l'ashram du sud, où les toilettes turques ont

laissées une marque dans ma mémoire. L'accord était le suivant : pour près de dix mille euros, cette chambre nous était réservée lorsque nous étions de passage, et le reste du temps, elle servait à accueillir d'autres visiteurs. Une rivière coulait non-loin et il était possible d'aller s'y baigner avec les autres enfants du groupe. N'ayant reçu quasiment aucun vaccin jusqu'à ma majorité, je crois que je peux m'estimer chanceux de m'en être tiré sans attraper les nombreuses maladies présentes dans ce genre d'endroit. Parfois, nous allions au Sri Mookambika pour révéler les dieux locaux. Ce temple se situait dans le village à une petite quinzaine de minutes de marche, mais ma mère appelait souvent un rickshaw (ou Tuk-tuks, ces tricycles semblables aux Ape italiens). Le temple est une structure rectangulaire assez massive en pierre datant du 9<sup>ème</sup> siècle, avec une sorte de seconde bâtisse à l'intérieur où on peut suivre un parcours avec de multiples statues de divinités devant lesquelles s'incliner. Des bâtiments où des pèlerins s'allongeaient souvent à même les dalles en prosternation. De nombreux moines se trouvaient dans des sortes de petites chapelles dédiées à telle ou telle divinité et offraient des bénédictions contre des offrandes en liquide, en nourriture ou en objets divers. C'étaient pour moi des moments assez compliqués car il y avait beaucoup de règles à respecter : il fallait tantôt saluer un moine, s'agenouiller devant une statue, ne pas marcher sur tel passage de porte et l'enjamber du pied droit. Je ne comprenais pas la base de toutes ces règles et j'avais déjà un esprit un peu rebelle. Une ou deux fois, du Sri Mookambika au Dharma Peetha, une grande procession a été organisée. Plusieurs centaines d'européens, habillés dans leurs plus beaux habits traditionnels indiens, allaient porter des offrandes au temple au couchant, avec des

**UN AUTRE ASPECT M'A RAPIDEMENT DÉRANGÉ. LES RÔLES SONT EXTRÊMEMENT GENRÉS, ET LA PLACE DES FEMMES EST POUR LE MOINS QUESTIONNABLE DU POINT DE VUE EUROPÉEN.**

bougies allumées dans des coques de noix de coco et de nombreux colliers de fleurs. Si esthétique que paraisse le tableau, à mes yeux ça n'en était pas moins une ritualisation tout à fait excessive et risible. D'ailleurs, le simple fait d'aller offrir de la nourriture dans un temple, ou au feu par exemple, me paraissait déjà une absurdité considérable dans un pays où on voyait des mendiants à demi morts de faim dans les rues, parfois même des enfants. Je trouvais très hypocrite de prétendre œuvrer pour le bien de l'humanité en allant offrir de la nourriture au temple pour de prétendus dieux alors que l'on passait devant tous ces miséreux qui eux étaient bien réels.

Ma mère avait très vite passé la première initiation - Dharma Snana -, la deuxième étant Agni Snana qu'elle a obtenue rapidement ensuite. On peut obtenir la première en Europe, mais Agni Snana est prodiguée uniquement sur place en Inde. De mon côté, j'ai rapidement passé la première également, et ai attendu quelques années pour pouvoir passer la deuxième.

La pratique de la méditation est sensée être quotidienne, et durer assez longtemps, entre 45 minutes et peut-être 2 heures, voire plus pour certains. Une cérémonie d'environ une demi-journée nous permet d'accéder au fameux sésame que représente la « feuille de pratique » et la reconnaissance comme initié. L'initiation est accompagnée d'un don à l'ashram de plusieurs centaines d'euros par personne. Chacun recevait aussi un nom indien donné durant la première initiation. Dans la famille, la rigueur n'était pas de mise et je ne faisais quasiment jamais ma méditation. Même ma mère n'a pas été très assidue durant les premières années.

Un autre aspect m'a rapidement dérangé : dans la tradition védique, comme dans de

nombreuses autres traditions religieuses, les rôles sont extrêmement genrés, et la place des femmes est pour le moins questionnable du point de vue européen. En effet, malgré l'effort d'édulcoration pour rendre le mouvement plus acceptable aux yeux européens, les femmes et les hommes siégeaient souvent séparément dans l'assemblée, les femmes devaient respecter un code vestimentaire relativement strict – notamment en ne laissant pas les épaules découvertes-, et n'avaient par exemple pas le droit de participer à certaines prières, cérémonies, ni ne pouvaient entrer dans le temple pendant leurs menstruations. Le discours dans ma famille étant plutôt - du moins en apparence - féministe, je ne comprenais pas ce traitement et je cherchais à comprendre les raisons qui justifiaient une telle injustice. D'autant que je voyais bien - comme nous le verrons plus tard - qu'il n'y avait que peu ou pas de femmes directement autour du maître et que les jeunes destinés à être entièrement dédiés à la vie de moine n'étaient que des garçons, ce qui me révoltait un peu sachant le statut qu'occupaient ces personnes. Je me souviens d'avoir posé ces questions à ma mère et elle avait entrepris de prendre rendez-vous avec Maitreyi Amma. Cette femme, aussi appelée « Mère », était peut-être la figure féminine la plus importante du groupe. Elle représentait en quelque sorte ce qu'il était d'usage d'appeler « l'énergie de la Mère divine ». C'est cette française des années 50 qui avait cheminé en Inde au début des années 2000 en quête de son maître spirituel qu'elle avait trouvé en Śrī Tathāta, et avait donc été à l'origine de l'organisation de sa venue en France. Si je ne me souviens pas vraiment des mots qu'elle avait employés pour essayer de m'expliquer que la place des femmes était normale, peut-être encore légèrement influencée par les valeurs de la société indienne, je me souviens néanmoins ne pas avoir été très convaincu par ses arguments, d'autant plus que les femmes étaient astreintes aux mêmes règles en Europe durant les événements.

## DÉBUT DE MON APPRENTISSAGE

Chemin faisant, ma famille a été de plus en plus proche de Śrī Tathāta et de son cercle européen resserré. En effet, ma mère a rapidement prouvé son assiduité en se rendant chaque année en Inde pendant ces deux longs mois d'hiver et à un maximum de conférences et séminaires l'été, en Europe, lors de la tournée du maître et de sa suite. Nous sommes désormais dans l'hiver 2012-2013 et Śrī Tathāta propose à ma mère que je puisse commencer une formation de « brahmacharya », qui est le premier stade de la vie brahmanique. Il s'agit pour le jeune homme de commencer l'apprentissage sérieux de la tradition védique dans le dessein de s'élever spirituellement. Deux jeunes européens sont déjà dans ce processus d'apprentissage. Leurs mères sont de celles qui ont été véritablement pionnières dans le mouvement en France et habitent au sein même de la communauté dans le Quercy. Ils ont 2 et 3 ans de plus que moi, et sont déjà très avancés dans le processus, mais aussi pleinement investis et motivés par la voie qui s'offrait à eux. Ainsi, ils apprenaient le sanskrit ainsi que la langue locale, avaient une pratique méditative très assidue, étaient même parvenus à développer un clavier informatique adapté à la translittération des textes sacrés en français et avaient appris par cœur une quantité conséquente de textes rituels parfois très longs. De mon côté, j'avais plutôt acquis la réputation d'un gamin à part, qui n'était pas très intéressé par la chose et peut-être un peu turbulent. Il est difficile de savoir précisément la perception qu'on avait de moi, d'autant plus que ma mère avait toujours ce discours « d'enfant parfait ». Cependant, après avoir reparlé à des connaissances de cette époque, elles témoignent en effet de comportements évoquant parfois un trouble du spectre autistique.

# III. Abus sexuels

## PREMIÈRES OCCURRENCES

C'est donc dans ce contexte que Śrī Tathāta propose à ma mère – par le biais de ses moines et de Maitreyi Amma, la pionnière française – que je vienne dormir chez lui, dans sa chambre. C'est quelque chose que font déjà les deux plus anciens ainsi que certains « brahmakcharyas » indiens. Nous sommes à ce moment à Kollur, en Inde, dans l'ashram plus au nord, et Śrī Tathāta dispose d'une vaste chambre à côté de la nôtre. Je vais donc passer une ou quelques nuits avec lui, et très vite je vais trouver cela étrange. On dort en caleçon sur des nattes à même le sol, ou sur des matelas très fins, et Śrī Tathāta se rapproche très vite de mon couchage. Progressivement, il palpe mon entrejambe. Je ne saurais dire si tout cela s'est passé en une nuit, ou en quelques-unes mais très rapidement, il commence également à venir sur moi en se frottant à travers sa culotte en toile. Je suis donc très troublé et vais le dire à ma mère. Cependant, le dire est déjà une épreuve car malgré le fait qu'il ne parle pas anglais, il bredouille parfois quelques mots et m'avait pendant la nuit expressément dit : « secret », avec un air complice en posant le doigt sur sa bouche. Ma mère veut donc aller voir un des moines, mais ne parvient pas à se faire comprendre et abandonne. Selon elle, c'est moi qui l'aurais découragée d'investiguer plus loin du côté des indiens par ma peur de « trahir » l'in-

jonction du maître de ne pas en parler et c'est ce genre d'excuse déniait sa responsabilité qui m'a le plus coûté psychologiquement par la suite. En effet, même si je trouve cela tout à fait étrange voir repoussant, j'ai parfaitement conscience que mon statut est important désormais car je fais partie des quelques privilégiés à aller dormir chez le maître et j'ai la peur de m'éloigner du chemin spirituel promis par ma mère et Tathāta. De plus, comme je suis nettement moins sérieux que mes camarades, je me rends aussi compte qu'on a en quelque sorte « misé sur moi » et qu'il serait malvenu de décevoir. Ma mère va donc prendre conseil auprès d'amies européennes dans la sangha (nom de la communauté spirituelle en général). Et c'est particulièrement une qui se révélera avoir exercé une influence particulière sur ma mère. Il s'agit de la femme italienne trilingue qui s'occupait des traductions en italien pour les adeptes transalpins. Cette femme jouissait d'un certain statut au sein de la communauté du fait de son investissement et de son rôle, et elle va vite devenir celle en qui ma mère va remettre le peu de ce qu'il lui restait de discernement. Ainsi, elle convainc ma mère que c'est en fait une chance de pouvoir bénéficier d'un tel apprentissage auprès d'un maître illuminé, et qu'il s'agit en fait de tantra, qui est une manière de canaliser l'énergie sexuelle du jeune homme afin de le faire progresser plus rapidement sur le chemin de l'illumination. Elle parvient donc à me rassurer, et je continue d'aller dormir dans la maison du maître. Il continue à aller plus loin

et c'est désormais nu qu'il vient sur moi, nu également, mettre son sexe entre mes jambes et effectuer des va-et-vient. Il attend également la même chose de moi. Beaucoup de choses me semblent donc illogiques dans ce qu'il se passe pour moi. D'une part, on m'avait vanté en long, en large, et en travers l'ascétisme de Śrī Tathāta et le fait qu'il n'ait pas eu de mariage. De même, les relations hommes-femmes étaient très règlementées dans ce mouvement. Il m'avait été clairement expliqué que c'était à partir de 21 ans, après la majorité spirituelle, que j'aurais le droit de prétendre à un mariage, et qu'il fallait éviter de trop me rapprocher d'une fille en attendant. (Pour l'anecdote, je me souviens des mariages célébrés dans la sangha où les mariés devaient encore attendre un an avant de pouvoir même embrasser leur conjoint). Pour le garçon en pleine puberté que j'étais, cela me semblait tout bonnement représenter une éternité. Enfin, sans être un dogme particulièrement violent à l'égard des homosexuels comme d'autres religions monothéistes, il était clair que l'homosexualité n'avait pas vraiment sa place au sein du mouvement et des objectifs de vie du parfait initié. Je trouvais donc tout à fait illogique et injuste qu'on m'impose - n'ayant jamais eu quelque attirance pour le même sexe - des relations homosexuelles avec un homme six fois plus âgé que moi tout en me faisant la morale sur la potentielle découverte de l'amour et de la sexualité avec des filles de mon âge. Et c'est ainsi que va s'instituer une forme de routine : cela se répètera une fois tous les quelques jours environ, de manière inégale donc cela pouvait être quotidien par moments et d'autres fois, une ou deux semaines pouvaient passer sans que j'aie dormi chez le maître, ou bien, qu'il ne manifeste pas l'envie de le faire quand j'y allais.

**ELLE PARVIENT DONC À ME  
RASSURER, ET JE CONTINUE  
D'ALLER DORMIR DANS LA  
MAISON DU MAÎTRE. C'EST AINSI  
QUE DURANT LES QUATRE ANS  
QUI SUIVRONT, JE VAIS VIVRE ET  
REVIVRE CETTE EXPÉRIENCE DE  
MULTIPLES FOIS, TANT EN INDE  
QU'EN EUROPE.**

Il y avait néanmoins une limite que ma mère m'avait indiquée, à savoir l'éjaculation. La canalisation sexuelle étant selon elle un moyen de contrôler son désir, et donc de contrôler sa jouissance pour sauvegarder et maximiser son énergie spirituelle, si l'acte en arrivait à ce point, c'était selon elle une anomalie dans ce qu'elle avait compris de cet acte. Śrī Tathāta en étant arrivé à ce point l'année suivante, durant l'hiver 2013-2014, je lui en ai fait part, mais manifestement très ignorante du fait qu'un garçon de 12 ans est déjà familier du fonctionnement du corps masculin, elle n'a pas voulu me croire, préférant me faire moi-même douter de ce que j'avais vraiment senti, en arguant une possible incontinence ou quelque autre excuse pour un homme âgé de près de 70 ans. Étant donné la difficulté d'aborder ce genre de sujet avec sa mère à l'âge que j'avais, je ne suis plus revenu sur la question. J'aurais pu lui dire que j'arrivais également à ce point pendant l'acte, mais c'était cette fois très nettement au-dessus de mes capacités, la honte s'en mêlant cette fois-ci clairement.

C'est ainsi que durant les quatre ans qui suivront, je vais vivre et revivre cette expérience de multiples fois, tant en Inde qu'en Europe, et même en Amérique du Nord, lorsque nous sommes allés assister à la tournée de conférences organisée par la sangha du Québec. Je garderai d'ailleurs toujours un souvenir intact de cette fois au Québec, courant 2013, où j'ai refusé de me laisser faire, et il me l'a fait sentir pendant plusieurs jours qui ont suivi en faisant la tête. C'était un pur chantage affectif, mais pour moi c'était comme si j'avais balayé d'un revers de main la chance qu'on m'avait offerte d'avoir été choisi. La peur de décevoir ma mère s'en mêlait également. De fait, j'ai été beaucoup plus docile les années qui ont suivi.

Parfois, en revenant voir ma mère le matin,

je me mettais très en colère car je ne ressentais rien qui pouvait s'apparenter à une révélation métaphysique ou quelque chose d'approchant. Excédé, je me souviens même avoir menacé une fois d'aller voir des prostituées pour oublier ce que je trouvais dégoûtant et découvrir la sexualité telle qu'elle m'attirait. Mais chaque fois, ma mère trouvait les mots pour me calmer et me faire comprendre que c'était normal. De toute manière, je ne ressentais déjà rien pendant les cérémonies ou les méditations, pourtant on me promettait toujours monts et merveilles quoiqu'il se passe, donc il n'y avait pas de raisons pour que le tantra avec Śrī Tathāta soit différent.

Hors de l'Inde et des évènements de la sangha l'été en Europe, la vie continuait, les 9 mois par an restants. Mes parents continuaient de voyager beaucoup et de nous emmener partout où ils allaient, donc le peu d'activités fixes que j'avais étaient coupées à la fois par l'Inde et par les multiples voyages pendant l'année.

## VIDE SOCIAL

À partir de 12 ou 13 ans, j'ai rencontré le vide social de manière totalement frontale. Avant cet âge, embêter sa sœur et passer du temps en famille suffit à patienter jusqu'à la prochaine activité hebdomadaire, au prochain voyage pour les évènements de la sangha où je pourrais revoir les autres enfants avec qui j'avais l'habitude de jouer l'année précédente, ou encore au prochain voyage dans un nouveau pays avec ses parents. Cependant, à 12 ou 13 ans, les cajoleries de la mère pour rassurer l'enfant après une interaction ratée avec un camarade ne suffisent plus, et j'ai fait les frais de l'impréparation totale de l'école à la maison pour le passage à l'adolescence. De beaux souvenirs subsistent bien sûr, mais c'était une période rude psychologiquement. J'ai eu une tablette à 12 ans, ce qui m'a progressivement permis d'acquérir les codes de ma génération et j'ai donc aussi pu commencer à voir que le monde ne s'analysait pas avec une seule vision.

En 2014, il y a eu un deuxième Mahayaga, ce rituel pour le feu sacré attirant des millions de personnes, dont des milliers d'européens. J'ai peu de souvenirs d'enseignements ou de rituels car je passais l'essentiel de mon temps à traîner avec les enfants et les adolescents dans l'immense bâtiment en toile tendue réservée aux européens. Pendant que les adultes et mes deux compères brahmakcharyas plus âgés et investis allaient assister à l'évènements, je traînais avec les autres en attendant le prochain repas, nous aventurant parfois pour acheter une pastèque ou une noix de cocos dans la foire de stands qui s'étaient amassés là pour l'occasion. Pour de telles occasions, mon père venait nous rejoindre pour une ou deux semaines.

Durant les plus de deux mois que duraient chaque séjour hivernal, il y avait une période d'activité assez intense d'environ peut-être 3 semaines, avec des enseignements (trainings) pour les adeptes et plusieurs centaines d'européens y assistaient d'ordinaire. Néanmoins, le reste du temps, seuls quelques dizaines d'européens étaient sur les lieux, parfois moins : les plus investis dans le groupe. Les journées étaient donc d'autant plus monotones. Pour l'adulte un peu plus actif que je suis devenu, il est difficile de se souvenir comment nous occupions les heures de la journée, ma sœur et moi.

Durant une semaine ou deux, nous avons aussi visité Auroville plus à l'est, non loin de Pondichéry. Cette ville créée par Sri Aurobindo et Mère (Mira Alfissa) dans les années 60 est également un haut-lieu des mouvements spirituels teintés de culture hippie en Inde, très connu des Américains et Européens.

## DÉRIVES ET ABUS

C'est dans l'hiver 2015-2016 que les choses se sont accélérées. L'ambiance à l'ashram n'était pas au beau fixe. Le traducteur vers l'anglais n'était pas venu durant l'été pour traduire et ne paraissait pas à l'ashram. Des rumeurs circulaient également à propos d'éventuelles agressions sexuelles de moines sur des jeunes

femmes européennes. De plus, d'autres moines étaient pointés du doigt car l'argent du groupe était apparemment mal utilisé, et parfois à des fins personnelles. Ces commérages ayant atteint ma mère, elle a décidé de rendre visite au traducteur indien qui assurait les traductions en anglais, qu'elle tenait en haute estime. C'est alors qu'il lui a raconté ce qu'il savait de la gestion de l'ashram, qui ne lui convenait plus, et les raisons de son départ. Je n'ai pas vraiment écouté la conversation, mais il s'agissait notamment de l'argent engrangé par deux frères moines et de « la main de fer » du bras droit de Śrī Tathāta, également soupçonné d'agression sexuelle. C'est alors qu'elle lui a parlé de ce qui se passait pour moi en demandant son avis sur la situation.

De mon côté, on m'avait donné l'occasion d'être l'un des deux chargés des offrandes au feu. C'étaient des missions d'une grande intensité physique, qui duraient une semaine. Lever à 4h du matin, en enchaînant des prières et des offrandes assis en tailleur devant le feu rituel jusqu'en fin de matinée. L'après-midi, il fallait faire encore quelques heures de pratiques méditatives et rituelles, ainsi qu'aider à la préparation des repas de manière accrue. Il faut s'imaginer deux hommes assis en tailleur face à face, habillés en longhis et dothis, ces pans de textiles blancs traditionnels, entourés de plusieurs moines récitant différents chants et textes rituels, parfois très longs comme le Siva Sankalpam. L'âtre se situe dans une sorte de maisonnette ouverte aux quatre vents, dans laquelle viennent assister les adeptes présents durant cette période. Différentes offrandes sont faites tout au long de la cérémonie : du ghi (beurre indien), du riz, des herbes spécifiques, du camphre, et encore plein de babioles dont je n'ai pas un souvenir exact : cela pendant de très longues heures, chaque jour.

Les règles, absurdes selon moi, devenaient de plus en plus incompréhensibles à mesure que je grandissais, et on atteignait là des som-

rets. Interdiction, par exemple, de sortir du périmètre de l'ashram durant la semaine. La nourriture était aussi différente je crois, nous devions manger des aliments très éloignés des standards de goût européens. Après avoir fait ses besoins, il était nécessaire de se doucher entièrement, mais cela ne pouvait se faire qu'une fois par jour ; mais, par ailleurs, le rituel de clôture consistait en partie à se jeter dans une mare dont l'état de salubrité était tout simplement repoussant.

À un certain moment durant une discussion entre ma mère et quelques autres adeptes inquiets de la situation dans l'ashram, j'ai finalement eu le courage de dire que cela faisait maintenant longtemps que les limites (certes lunaires !) qu'on m'avait indiquées au début étaient dépassées lorsque je me rendais la nuit chez Śrī Tathāta. C'est à ce moment qu'a commencé la trop lente remise en question de ma mère.

## PRISE DE CONSCIENCE DE MA MÈRE

Ma mère a donc requis un rendez-vous avec Śrī Tathāta et un moine traducteur pour le confronter et lui demander quelles avaient été ses intentions durant ces quatre années d'abus sexuels répétés. Face à face, elle lui a demandé s'il s'agissait bien de tantra, ou d'une autre technique rituelle pour canaliser l'énergie sexuelle des adolescents afin de permettre un cheminement spirituel plus rapide, comme elle l'avait pensé jusque-là. La réponse étant négative, ma mère lui demanda alors pourquoi tout cela avait eu lieu, et la réponse fut sans équivoque : « mais je pensais qu'il aimait ça aussi ». C'était donc clair, même au sein du système de justification malsain construit par ma mère et la traductrice italienne : Śrī Tathāta n'était qu'un vulgaire prédateur sexuel s'attaquant aux jeunes garçons à partir d'environ 11 ans.

La réponse de Śrī Tathāta peut paraître in-



contestablement explicite pour qui ne baigne pas trop profondément dans des croyances irrationnelles. Cependant, il n'en était pas exactement aussi certain pour ma mère. En effet, un des aspects des croyances de la secte était la volonté de surrender total. Le surrender, qui peut être traduit par abandon en français, est un des objectifs du chemin spirituel au sein du groupe. Il signifie que tout discernement doit être ultimement abandonné au profit de la volonté divine. Śrī Tathāta étant considéré comme un messenger direct du Dharma sur terre, voire pour certains comme ma mère, le divin lui-même, le surrender est également une confiance totale accordée au maître, à ses principes, à ses enseignements et ses conseils. Cet abandon total au divin, incarné par Śrī Tathāta, revendiqué par ma mère, permet en grande partie d'expliquer ces manquements moraux. On peut donc imaginer la chute vertigineuse qu'a représenté pour elle la confrontation avec une vérité de plus en plus difficile à ignorer.

Le séjour tendait de toute manière à sa fin et, sans précipitation, nous sommes partis quelques jours plus tôt faire un peu de tourisme, chose que nous n'avions jamais vraiment faite en Inde en dehors des visites de temples et autres activités liées au groupe.

## MA PRISE DE CONSCIENCE

De mon côté, je prenais peu à peu conscience de la gravité des actes qui m'avaient été imposés. J'ai néanmoins pris une décision qui allait,

je crois, m'aider à gérer émotionnellement tout cela durant les années suivantes. En effet, malgré des sautes d'humeur pour signifier que je ne voulais absolument pas faire ce qu'on attendait de moi, malgré bien souvent de la colère et évidemment du dégoût, je n'avais pas ressenti de réel traumatisme durant toutes ces années. On m'avait tellement rabâché que ce qui se passait était pour mon bien, que j'avais une chance immense de bénéficier de ce traitement de faveur de la part du maître, que cela n'était en somme pour moi qu'une mauvaise passe, que j'avais tant bien que mal essayé de trouver ça normal. L'objectif était donc simple : tout en réalisant tous les aspects profondément manipulateurs de la situation, le manque absolu de discernement et d'ancrage dans la vie réelle de ma mère, la criminalité même de ces actes et disons-le franchement, leur caractère hautement abject, il ne fallait pas commencer à ressasser quelque chose dont j'avais le plus possible essayé de me protéger. Des années après et pour des raisons différentes, je suis allé chez un psychologue qui m'a effectivement confirmé que j'avais été à même de maîtriser l'impact émotionnel de ces abus sans avoir recours à une aide psy.

# IV. Sortie du groupe et chemin parcouru

## INCOMPRÉHENSION ET REMORDS DE MA MÈRE

Très vite, le décalage entre ma mère et moi - qui existait déjà, puisque je mettais très nettement en doute ses croyances et le bien-fondé de ce qui m'arrivait - s'est creusé. Mon divorce avec la secte, ses abus et ses croyances, est consommé. Tandis que pour ma mère, il semble impossible d'opérer une transformation aussi radicale, et pendant de longs mois, et même des années, elle tiendra un double discours. Si évidemment sa confiance absolue est ébranlée, il ne lui est pas possible d'être aussi catégorique que moi dans la qualification des faits. Elle disait sans cesse : « laisse-moi croire qu'il y a 5 ou 10% de chances qu'il l'ait en effet fait pour ton bien ». C'était sa manière de gérer le changement de paradigme pour ne pas s'effondrer émotionnellement. Néanmoins, je dirais que l'impact émotionnel que cette attitude de ma mère a eu sur moi a été bien supérieur à celui causé par les abus eux-mêmes : j'avais un sentiment d'abandon. En même temps cela a contribué à me détacher progressivement de ce que ma mère concevait comme bien ou mal. Comme je l'ai expliqué plus haut, avoir grandi dans cette sorte de bulle, avec une seule boussole morale montrant l'exemple, ne m'a pas bien préparé à l'adversité de la société et des relations interpersonnelles, à la pluralité des opinions. Voir ma mère aux prises avec des croyances aussi dommageables pour

elle-même que pour ses proches m'a fait relativiser la supériorité morale dont elle jouissait jusque-là. La voir utiliser dans ses communications avec des adeptes encore à l'intérieur du groupe des salutations comme Tathatwamas-thu - d'usage pour marquer le respect à son interlocuteur au sein de la sangha - n'était pas franchement agréable.

Comme je l'ai dit plus haut, le plus douloureux a pour moi été de voir ma mère laisser une place au doute, de la voir discuter amicalement avec des gens qui étaient encore à l'intérieur de la sangha, de la voir encore parfois faire sa méditation ou encore s'adonner à de nombreuses nouvelles croyances dès la remise en cause de l'ancienne. J'ai en quelque sorte mis sous cloche ce passage de ma vie et je ne demandais qu'à ce qu'on me laisse tranquille, qu'on ne me parle plus de divin, d'état supérieur de conscience ou d'autres fadaïses. Malheureusement, je faisais face à une mère rongée par les remords, incapable pendant longtemps de mettre radicalement fin au doute, et cela m'a profondément pesé. J'ai bien trop souvent eu l'impression de devoir m'adapter au rythme de ma mère, de devoir la rassurer alors qu'elle avait une responsabilité centrale, d'être sa béquille émotionnelle. J'aurais ardemment souhaité qu'elle fasse la démarche d'aller voir un psychologue afin de me soulager, mais c'est quelque chose qu'elle a toujours refusé de faire.

Après quelques temps, elle s'est décidée à

envoyer plusieurs lettres à différents responsables du groupe. Mis à part l'un d'entre eux qui a apparemment répondu une première fois sans prendre aucun engagement, les autres n'ont pas donné signe de vie. Ensuite, elle a voulu obtenir de la part de Śrī Tathāta des réponses différentes de celle qui lui avait été donnée en Inde, ou bien alors des excuses. Elle a donc contacté le moine qui avait traduit cette dernière entrevue afin d'obtenir une seconde entrevue avec Śrī Tathāta. Ce dernier étant devenu assez malade, il ne s'est à ma connaissance plus déplacé en Europe, et le moine contacté a utilisé cette raison pour retarder toujours plus. Ma mère voulait absolument que je sois présent dans une ultime confrontation avec Śrī Tathāta pour obtenir des excuses, et le recul montre à quel point ce projet était particulièrement malvenu. Pour finir, rien ne s'est passé, aucun engagement n'a été pris, et mis à part celles de ma mère, aucunes excuses n'ont été formulées.

## OUVERTURE AU MONDE

Quelques mois après notre dernier séjour en Inde, j'ai commencé à raconter mon histoire à mes amis, et cela m'a fait, je crois, beaucoup de bien, car je pouvais en quelque sorte garder le sentiment que cette histoire n'était après tout pas extrêmement grave puisque je me sentais libre d'en parler autour de moi. Cependant, mon père, comme ma sœur, n'avaient jamais été mis au courant, et il faudra encore attendre quelques années avant qu'ils le soient.

Ma mère a par la suite touché à beaucoup de croyances différentes. Elle a très vite lu Vladimir Mégré, avec la chamane sibérienne Anastasia puis s'est rapprochée de groupes de chamanisme, en faisant régulièrement des stages en pleine nature. Elle a également fait partie d'un obscur mouvement financier grossièrement structuré sur un modèle de pyramide de Ponzi, s'approchant ou étant franchement dans le sillon de ce que l'on appelle aujourd'hui les

« tisseuses de rêves », ces groupes d'entraïdes féminins « bienveillants » ayant soi-disant pour but d'aider les femmes à accomplir des projets. Les problèmes de santé qui s'accumulaient, réels ou supposés, la poussaient à aller chercher des experts en magnétisme et des thérapeutes alternatifs en tout genre. Elle a même fait appel à son ancienne connaissance, Anne Givaudan, qui est venue me faire un soin énergétique pour tenter de me débarrasser de supposés mauvais égrégores. J'acceptais de moins en moins ces excentricités, que j'assimilais et que j'assimile toujours volontiers à d'autres facettes d'un même problème, à savoir la naïveté chronique et la confiance en des individus qui promettent monts et merveilles sans pouvoir prouver quoique ce soit. À mesure que ma défiance pour le monde métaphysique grandissait, ma mère souhaitait de plus en plus me convaincre de ne pas rejeter en bloc la spiritualité, alors que j'avais besoin au contraire de ça pour mettre sous cloche les abus du passé, et je supportais très difficilement les discussions interminables et innombrables destinées à me convaincre qu'elle avait accès à des connaissances dépassant notre dimension terrestre et qu'il ne fallait pas tout rejeter en bloc.

J'ai donc peu à peu mis en doute les croyances dans lesquelles j'avais grandi, dans tous les domaines de la vie. À partir de mes 18 ans, j'ai commencé une relation avec ma conjointe actuelle, et cela a encore accéléré le processus. Pour des raisons diverses, j'ai quitté brusquement le domicile familial l'année de mes 20 ans, et de plus en plus, je me suis plongé dans le travail des zététiciens et autres acteurs de l'esprit critique, dans les documentaires et les témoignages d'anciens adeptes de mouvements sectaires, et aujourd'hui je n'ai presque rien gardé du système de croyances dans lequel j'ai grandi. Ma mère ayant aussi développé son attrait déjà existant pour de nombreuses théories du complot tandis que je faisais le chemin de rationaliser et de sortir de toutes ces

opinions politiques abracadabrantes, cela a compliqué et complique toujours nos contacts et nos discussions sporadiques.

Si lors de mon « coming-out » sceptique, j'ai été assez virulent envers toute forme d'éducation alternative, que je tenais pour responsable d'une écrasante majorité des obstacles rencontrés dans ma vie, j'ai aujourd'hui nuancé un petit peu mon discours. L'école publique peut également avoir ses travers, et je ne peux pas exclure complètement l'éventualité pour un futur enfant de l'instruction à domicile, ou bien d'un établissement privé. Par exemple, ma sœur a moins mal vécu que moi l'isolement des autres enfants, elle a réussi à développer une certaine indépendance, bien plus que moi avant mon départ du domicile familial. Cependant, je suis fermement convaincu que les choses se seraient mieux passées pour moi, et in fine pour toute ma famille, si l'isolement n'avait pas été si total. Je suis aussi convaincu du danger que représentent les mouvements à tendance sectaire, si bénins qu'ils puissent paraître de l'extérieur. S'ils ne sont pas en eux-mêmes dangereux, ils contribuent à former l'univers mental dans lequel une personne en manque de repères peut s'engouffrer.

## TÉMOIGNER POUR PRÉVENIR

Aujourd'hui encore, de nombreux adeptes révèrent Śrī Tathāta. Les cadres de l'organisation sont au courant de ce qu'il s'est passé,

pour autant, d'autres doivent être ignorants de tels agissements de la part de leur maître. Même si le temps a déjà passé, je souhaitais témoigner afin que ceux qui ne savent pas puissent remettre en question leur foi en Śrī Tathāta. L'anonymat de ce témoignage n'empêchera personne au sein de la sangha de me reconnaître. Témoigner me semblait aussi important car la taille relativement modeste du mouvement le rend moins détectable par les services compétents et les investigateurs. À ma connaissance, mis à part le témoignage sur un article de journal de la part du mari d'une ancienne adepte il y a plus de 10 ans, aucun article de revue ou de presse à charge ne permet au grand public d'entrevoir le fonctionnement et les rouages de cette secte. Pourtant, pour y être passé rapidement il y a quelques années par curiosité, je sais que des enfants grandissent encore dans ce groupe, et même si Śrī Tathāta est désormais hors de portée, nous avons vu que les mécanismes idéologiques de ce mouvement peuvent permettre de justifier l'injustifiable. Ce témoignage est aussi destiné à mettre devant leurs responsabilités ceux qui ont, par commodité, par peur ou par aveuglement, refusé de croire ou de réagir et de prendre des mesures au moment où ils ont été informés. L'abus sexuel d'un adulte sur un mineur de moins de 15 ans, n'est et ne sera jamais acceptable, et cela surtout dans une telle situation d'emprise psychologique.

**Union Nationale des Associations de  
Défense des Familles et de l'Individu  
Victimes de sectes**



**Avril 2024**

Conception : Unadfi - Association reconnue d'utilité publique,

Centre d'accueil, d'étude et de documentation sur les mouvements sectaires

1 rue du Tarn - 78200 Buchelay -

Tél. : 01 34 00 14 58 - Fax : 01 34 00 14 57 - [www.unadfi.org](http://www.unadfi.org) - SIRET : 335255956 00039

**Ce témoignage a été confié à l'Unadfi.  
Toute reproduction ou diffusion de son contenu ou parties de son  
contenu doit faire l'objet d'une autorisation préalable de  
l'Unadfi : [documentation@unadfi.org](mailto:documentation@unadfi.org)**